

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Leçon nécessaire.

Presque toutes les petites républiques américaines ont, à une époque ou une autre, et à plusieurs reprises souvent, cané des mines aux puissances d'Europe et aux Etats-Unis par leurs troubles intérieurs, leurs révolutions, leurs guerres et surtout leur mauvaise foi.

des mines, des dépôts, des forêts ont été préparés à grande frais, au moment où les compagnies et les particuliers allaient recevoir la récompense de leurs sacrifices, Castro a simplement annulé les concessions et s'est emparé des propriétés pour les exploiter.

Et malgré les représentations des gouvernements dont les nationaux ont été ainsi spoliés, il a refusé de réparer les torts causés. Quatre compagnies américaines, l'Orinoco Corporation, l'Orinoco Company, la New York and Bermuda Asphalt Company et la United States and Venezuela Company, ont été déposées par Castro, et le gouvernement de Washington a demandé la commission des réclamations à l'arbitrage, pensant ainsi sa conscience et son désir d'entente à la plus extrême limite.

La trahison d'Ulmo

Rappelons les grandes lignes de cette importante affaire.

De famille aisée, Ulmo eut une jeunesse heureuse. Son père, d'origine juive, était employé chez son oncle, un industriel de Lyon. Ulmo fit au lycée d'excellentes études, et après sa troisième, à seize ans, il obtint le No 3 au concours d'admission à l'école navale de Borda. C'était tout un brillant avenir d'honneur qui se présentait à lui.

Mais cet être intelligent et bien doué était sans moralité. Trois jours avant la distribution des prix on apprenait que ce jeune lauréat était un voleur: il avait, au parc de la Tête d'Or, dérobé la bicyclette d'un de ses camarades.

Ceux qui lui pardonnèrent doivent aujourd'hui regretter d'avoir laissé s'introduire un tel homme dans l'armée française. Au mois d'octobre 1895, Ulmo devint élève de "Borda". Il eut une carrière régulière, et il devint le 5 octobre 1901, aspirant de 1re classe, et enseigne de vaisseau le 5 octobre 1903.

Mais quel triste officier! Il dissipait le produit de l'héritage paternel, il se permit de s'emparer du pouvoir, et depuis cette époque il gouverne le Venezuela en véritable dictateur, semant la terreur dans le pays, sacrifiant sans pitié ses adversaires politiques, narguant les créanciers étrangers.

Son premier soin, a été de refuser de payer les intérêts de l'argent emprunté à diverses reprises, et il a fait une démonstration navale combinée de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, des puissances dont les nationaux étaient directement lésés, pour l'amener à composition. Depuis lors, les représentants des puissances étrangères perçoivent les droits de douane dans divers ports et en consacrent une partie au paiement des intérêts et à l'amortissement de la dette.

N'ayant pas réussi de ce côté, Castro s'est rabattu sur les concessions. Dès que l'exploitation de la belle Lisson et par la griserie de l'opium.

L'instruction a révélé que c'était faux; il songea, après avoir touché le prix de la trahison et du chantage, à abandonner son amie. Quant à l'opium, voici ce qu'il a dit: "Dans les rêves où me plongeait l'opium que je fumais avec délices, je voyais un ruissellement d'or s'épandre sur moi. Je ne rêvais pas à cette obsession!"

L'opium révélaient seulement ses véritables instincts. Par désir de l'or, par cupidité, par désir de paraître, par amour de la vie de débauche et de luxe, Ulmo allait trahir. Mais l'art avec lequel il allait préparer sa trahison, et l'habileté avec laquelle il se défendit quand elle a été découverte, démontrent à quel point il est conscient et coupable.

L'homme est officier en second sur le contre-torpilleur "Carabine". Dans un coffre de la chambre du capitaine, il sait qu'il y a d'importants documents, de précieux secrets. Dès le mois d'août, il a résolu de se les procurer. Il vole le coffre des documents; il en fait fabriquer une toute pareille par un serrurier de Toulon. Fausse et cambrioleur, voilà comment il se révèle au début de son crime.

Alors il entre en rapport avec ceux qui peuvent lui acheter ses documents, qu'il a photographiés. Il vient à Paris se procurer l'adresse de l'attaché naval allemand, qui le reçoit probablement avec mépris, mais lui donne néanmoins les adresses des bureaux d'espionnage de Charlotembourg et de Bruxelles. A Bruxelles, l'accueil des espions pour le traître est glacial: avec une extraordinaire inconscience, Ulmo l'a révélé dans un interrogatoire: il est introduit auprès d'un homme qui avait l'attitude intransigente d'un officier ou d'un fonctionnaire, et qui parut "raide et froid".

On fit mieux que le mépriser: on lui refusa le million qu'il sollicitait. Un mois de travail et de démarches vaines! Ulmo, loin de se sentir déprimé malgré lui du poids terrible du crime, et de dénier le hasard qui l'empêchait d'être coupable, cherche alors à tout prix à toucher le prix de son infâme besogne.

Il se retourne vers le pays qu'il a voulu trahir et qu'il va vouloir exploiter. Une lettre parvint au ministre de la marine, qui lui offrit la photographie de documents importants dont on aurait pu abuser. Lettre prudente, dactylographiée, indiquant pour correspondre les annonces de la "République du Var", lettre de chantage aussi, puisqu'elle menaçait le ministre d'une terrible vengeance sur ses filles au cas où il chercherait à en découvrir l'auteur.

Le ministre remit l'affaire entre les mains de la police. Quelques jours plus tard, on arrêtait Ulmo. Il avait choisi lui-même le lieu de son rendez-vous, les gorges d'Ollioules. Il était convenu que l'envoyé du ministre lui donnerait là, dans la solitude les 100,000 francs de la trahison. Le 24 octobre, l'inspecteur de la sûreté Sulbach, dans le rôle de l'envoyé ministériel attendit Ulmo. La rencontre a lieu et un bref échange de paroles: "C'est vous, Paul?" "Oui, et c'est moi Pierre. Mais voici mon arme—et les documents."

Et Ulmo tendait une enveloppe et, de l'autre main, il braquait un revolver. L'inspecteur Sulbach, soudain, la tête baissée, se précipita sur lui, lui saisit les jambes et le abasait.

Certaines fêtes orgiaques célébrées dans cet hôtel avec un luxe inouï, parmi les cadres merveilleux des arbres centenaires, restaient légendaires. Ah oui, le baron Sans-Souci s'amusa!

On, du moins, il s'était amusé... car depuis quelque temps on remarquait qu'il avait quelque peu changé de caractère. Il montrait moins d'entrain, moins de gaieté. Et ses amis s'en étonnaient, s'en inquiétaient.

fit tomber. Les agents arrivèrent et l'arrêtèrent. Et, sur le moment, le traître ne manifesta aucune émotion.

Cette attitude indifférente aurait pu lui nuire. Il se hâta d'en changer, il jura la franchise. Il fit des aveux et versa des pleurs. "Mais, disait-il, n'avait pas trahi! Il aimait trop sa patrie, et c'était simplement par amour qu'il avait joué du chantage."

Inutile réticence! Un beau jour, après avoir remué 70,000 télégrammes, on en trouva un qui prouvait les relations d'Ulmo avec l'étranger. Alors, Ulmo dut tout avouer et raconta son histoire avec des larmes dans la voix. Répéter véritable, simulation ou regrets de la chose manquée? Qu'importe? Le crime reste entier: c'est celui de la trahison.

Les Mémoires de Karl Schurz

Karl Schurz étudiait à Bonn l'histoire et la philologie quand éclataient en Allemagne les troubles de 1848. La part qu'il y prit l'obligea de se réfugier en Suisse; il réussit cependant à venir sous un faux nom achever ses études à Berlin; il séjourna ensuite à Paris et à Londres et vint enfin s'établir en Amérique où il fit du journalisme et du barreau. Nommé par Lincoln ambassadeur en Espagne, il résigna ces fonctions en 1862 pour suivre la guerre de Sécession; il fut le général de division et gagna plusieurs batailles, tout comme l'eût fait un militaire. Après la guerre, il visita, en qualité de commissaire spécial, les Etats du Sud; il fut en 1877 sénateur du Missouri et en 1881 ministre de l'intérieur. On vient de publier à Berlin les Mémoires de Karl Schurz. L'auteur y raconte un entretien qu'il eut avec Bismarck en 1867. Le chancelier de fer lui aurait dès lors prédit les événements de 1870. Après un coup d'œil rétrospectif sur la guerre d'Autriche: "Et maintenant, dit Bismarck, c'est le tour de la France. Comme son interlocuteur trahissait de surprise: "Oui, oui, répliqua-t-il avec calme, nous aurons la guerre et c'est l'empereur qui nous la fera... Napoléon III est personnellement pacifique, il ne nous attaquera jamais de son propre mouvement; mais il y sera contraint par la nécessité de maintenir le prestige impérial. Nos victoires ont beaucoup diminué dans l'esprit des Français; il le sait et il sait que, s'il ne regagne pas rapidement ce prestige, l'Empire même est perdu... Selon mes calculs, cette guerre éclatera dans deux ans. Nous devons nous y préparer et c'est ce que nous faisons. Nous serons vainqueurs et naturellement le résultat sera juste le contraire de celui qu'attend Napoléon: l'Allemagne fera son unité à l'exclusion de l'Autriche et lui-même se trouvera à terre."

Le ministre remit l'affaire entre les mains de la police.

Conférences en Amérique. M. Guglielmo Ferrero, le célèbre historien, fera cette année un voyage et des conférences aux Etats-Unis.

Son voyage dans l'Amérique du Sud avait éveillé en lui le désir de cette tournée; mais il réalisera prochainement son projet, afin de répondre à un souhait que le président Roosevelt a récemment exprimé et que voici. Au cours d'un dîner diplomatique qui fut donné à la "White House" de Washington, le mois dernier, M. Roosevelt fit un grand éloge de l'œuvre de Ferrero, qu'il a lu, parait-il dans le texte italien, dans la traduction française et dans la traduction anglaise, et à laquelle il consacrait, au mois

de l'année dernière, un discours. Après cet éloge, le président de la grande république américaine, s'adressant à M. Mayor des Panthes, ambassadeur d'Italie à Washington, lui dit qu'il aurait beaucoup aimé à voir M. Ferrero aux Etats-Unis, avant la fin de sa présidence, de manière à le recevoir à la "White House", et il pria l'ambassadeur d'être son intermédiaire auprès de l'historien. M. Mayor fit l'obligeante commission. Et c'est ainsi que Guglielmo Ferrero sera d'ici peu l'hôte du président Roosevelt.

Le programme de cette soirée qui nous est communiqué est fort intéressant; il ne renferme que des numéros d'excellent choix. Plusieurs de ces numéros sont des compositions de M. Planet, et l'exécution en sera très goûtée. Madame Tekky-Planet dira des poésies avec accompagnement de piano ou de violon. Elle dit très finement, avec beaucoup de charme, des pages qui ont été écrites pour elle et qui, on le conçoit, conviennent merveilleusement à son talent si souple, si personnel.

Madame Véran Dejeux se fera entendre dans une romance, "Si tu veux", de la composition de M. Planet, et dans le duo du "Crucifix" avec M. Planet.

En matinée comme le soir la salle de l'Orpheum est remplie. Les divers numéros de vaudeville qui composent le programme sont très variés et excellentement exécutés. Un programme de premier ordre est préparé pour la semaine prochaine.

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 4 mars 1908.

Table with 4 columns: Station, Pleine hauteur à la rive, pieds., Ligne de danger, pieds., Hauteur, pieds., Changements dans les dernières 24 heures.

CONCERT.

Rappelons que c'est samedi, dans la salle de l'Union Française, qu'aura lieu la soirée musicale et littéraire donnée par Madame Tekky Planet et Monsieur Louis Planet, au profit de l'œuvre éminemment méritante dont Mme Tekky Planet est la fondatrice et à laquelle elle veut donner plus d'ampleur. L'Union Artistique des Femmes Françaises.

THEATRES.

ORPHEUM. En matinée comme le soir la salle de l'Orpheum est remplie. Les divers numéros de vaudeville qui composent le programme sont très variés et excellentement exécutés.

TULANE.

L'excellente troupe du Tulane à la tête de laquelle se trouve James T. Powers a donné hier deux représentations de "The Blue Moon", une délicieuse comédie musicale, devant des spectateurs enthousiastes.

ORESCENT.

McIntyre et Heath et leurs gais partenaires amusent énormément la foule qui se presse pour les entendre dans "The Ham Tree", une décapilante comédie musicale.

JARDIN D'HIVER.

La troupe du Jardin d'Hiver se fait toujours applaudir dans "Florodora", la comédie musicale si populaire qui est à la scène depuis plusieurs années et y restera longtemps encore.

Les torpilleurs américains au Callao.

Lima, Pérou, 4 mars.—La flottille de torpilleurs attachée à l'escadre américaine du Pacifique, qui est arrivée hier dans le port du Callao, accomplira demain une série de manœuvres au large de l'île San Lorenzo.

Morte dans un fiacre.

Johanna Stoltz, une femme de 35 ans, est morte dans un fiacre hier soir à huit heures pendant qu'on la transportait à l'hôpital. La défunte demeurait rue Toulouse, 87, et était souffrante depuis quelque temps.

INCENDIES.

Hier vers une heure et demi du matin un feu a été découvert dans un cottage de la rue De Armas, à Alger, occupé par Emma Rogers. La bâtisse et le contenu évalués à \$1500 ont été entièrement détruits.

Volours découverts.

A trois heures, hier matin, Arnold Nebel a découvert deux nègres qui cherchaient à pénétrer dans sa demeure, rue Josephine près Chestnut. Il a tiré deux coups de revolver sur les noirs qui ont décampé aussitôt.

Édition Hebdomadaire de "Abcille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abcille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

LE BARON SANS-SOUCI

PAR PAUL BOUQUET

PREMIÈRE PARTIE

LE BARON SANS-SOUCI

UNE RENCONTRE.

—Un compagnon, mon cher

Jacques, que je désirerai pourtant et malgré lui. —Ca, j'en doute. —Tu verras... tu verras... Et Philippe Belleuze, une fois encore souriait à son mystérieux projet.

L'hôtel habité par le baron, au Parc des Princes, était une pure merveille. Entouré d'une propriété superbe où frissonnaient des arbres séculaires, il avait, avec ses larges tourelles Louis XVI, ses balcons de pierre sculptés, ses pilastres sculptés, ses petites fenêtres à ogives, une somptuosité très ancienne qui jurait un peu avec le modernisme de l'ameublement.

Un immense hall, tout à fait art nouveau que décoraient, avec des tapisseries luxueuses, des fouilles de fleurs et de plantes étranges, orchidées malades, pavots gigantesques et fougères géantes, occupait une partie du rez-de-chaussée.

—Fant-il chercher la femme? Le rire devenait plus nerveux: —Je crois que c'est bien inutile. —Quelqu'une ne te tairait pas, par hasard, la dragée haute? —Allons donc! ripostait un autre, un peu felleusement, devant les millions toutes les dragées ne fondent-elles pas!

—Et puis, répliquait Belleuze, toujours en riant, vous oubliez donc ma devise. —Oui, la faiblesse. On n'aime pas une femme, on les aime toutes! Mais, ripostait encore celui qui s'inquiétait, chaque règle comporte des exceptions. Un papillon, durant des heures, volera impunément autour des lampes et tout à coup à l'une d'elles, brusquement, il se brûlera les ailes.

—L'usage est délicateuse... —Est-elle juste? —Non, non, protestait de nouveau Belleuze, en riant toujours. D'autres suppositions encore étaient faites auxquelles il opposait le même fornel démenti.

révolter contre ce qui se passait à l'hôtel. Souvent même, en présence de Philippe, il moralisait, reprochant à celui-ci de se faire exploiter et voler indignement par tous ces gens qui vivaient à ses dépens et se disaient ses amis uniquement parce qu'ils y trouvaient leur intérêt.

Et la philosophie souriante du pauvre millionnaire ne parvenait pas toujours à désarmer le courroux du rigoriste vieillard. Ce fut cet homme qui accourut à la grille au coup de sonnette du maître. Il manifesta tout de suite avec un étonnement profond, une joie visible.

—Bast... Vincent... Il n'arrive que ce qui doit arriver. —Oui, c'est avec ce beau fatisme-là qu'on finit par se tuer. —Et après? —Le vieux domestique s'arrêta net. Et, lorsque quelques secondes se furent écoulées se furent écoulées: —Monsieur me permettra de lui dire qu'il ne me parait pas avoir les idées très lucides ce matin. Monsieur est exoussé! il a besoin de repos.

—Mais le lendemain, il se rendrait, vers l'heure du déjeuner, chez Belleuze, et les deux amis passeraient ensemble toute cette journée.

—Ah! enfin, c'est donc monsieur? —Je le suppose, Vincent. —Nous attendions monsieur, hier soir... comme monsieur nous l'avait télégraphié dans la journée.

—Mais tu sais bien, mon vieux Vincent, que les hommes proposent et que les autos disposent. —La machine de monsieur a encore fait des siennes? —Comme tu le dis... Près de Dijon, hier soir, elle nous a jetés, mon chauffeur et moi, dans un champ de pommes de terre, fraîchement binées heureusement.

—Ah!... ces mécaniques... mon Dieu... ces mécaniques! Je le dis bien à Monsieur, pourtant! Un jour il lui arrivera quelque chose de sérieux.

—Monsieur fera bien... Je veillerai à ce qu'on ne le dérange pas. —Tout en causant, le maître et le domestique avaient gagné le perron de l'hôtel.

—Rien de nouveau depuis mon départ? questionna encore Philippe. —Le vieillard répondit: —Peu de chose... Avant-hier, M. Gontal-Lirand, M. Servien et le petit Valbos ont téléphoné qu'ils viendraient déjeuner. J'ai répondu que Monsieur était absent pour trois jours; ils ont déclaré que ça ne faisait rien et qu'ils arriveraient tout de même. Et ils sont venus. Com-